

Pauline Micsko Berthélémy

Dilemme

On n'a pas tous les jours dix-huit ans !

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9571742-0-1

© Pauline Micsko Berthélémy

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À mes grands-parents
Albert et Denise,
Gilbert et Bernadette,
À Albert et Jacqueline Muller

Chapitre 1

Olga

18 octobre 2019, un an déjà !

Quel froid !

Je suis surprise par la fraîcheur matinale en sortant de la maison. Les températures sont aussi négatives que le vent est glacial. Je le sens aller et venir sur mon visage et rendre mes joues rouges comme le feu, glacées par cette brise.

À mon réveil, ce matin, je regarde le thermomètre placé non loin de ma fenêtre : - 3°. À la météo, la veille, la présentatrice a annoncé un retour du froid, alors que les

jours qui ont précédé avaient été assez doux pour la saison. En sortant de la maison, je me suis souvenue que l'été était déjà loin. Je sens que si ça continue ainsi, il va vite me manquer. Enfin, pas plus que la chaleur, le soleil, les barbecues arrosés avec du vin et de la bière ; et surtout, les soirées entre amis, à rire jusqu'à pas d'heure.

Même si les journées étaient douces, il n'en reste pas moins que les premières prémices de l'automne se sont fait ressentir. Les feuilles mortes se déversaient partout sur mon passage et en levant les yeux, j'ai pu apercevoir que les branches des arbres étaient pratiquement nues. La nature avait perdu de sa verdure, en peu de temps, sans que l'on ne puisse rien faire. Le temps est passé à grande vitesse : les saisons se sont succédé, les unes après les autres, comme les jours qui se sont suivis, sans qu'on puisse les arrêter, ni même les empêcher.

Longtemps, je me suis demandé ce que je ferais si j'avais une baguette magique ! Je pense que je stopperais le temps. J'appuierais sur le bouton « pause » et « marche arrière » pour pouvoir profiter des derniers moments passés, profiter de mes enfants, de mes parents, ... Tout simplement

revivre les événements les plus importants que j'ai eus à vivre, et pourquoi pas les modifier. Le destin pourrait en être modifié : différent et beau, car on aurait la possibilité de ne garder que le meilleur. Pourtant, je sais que tout cela est utopique, irréalisable et impossible. Je n'ai pas d'autre choix que celui de me faire une raison et d'accepter tout ce qui s'est passé et ce qui se passera à l'avenir.

Depuis une bonne dizaine de minutes, j'erre dans les allées du cimetière. Je redoute le moment où je me retrouverai face à sa tombe. Ça me trotte dans la tête et je ne sais pas comment je vais réagir. Depuis le dernier adieu, je ne suis pas revenu le voir. Je ne sais pas pourquoi, mais l'idée de me retrouver devant une tombe en marbre, où sont gravées les lettres capitales et dorées « FAMILLE MULLER » me fait peur. Plus je me rapproche de ma destination, plus mes jambes semblent peiner à me tenir debout. Le courage s'évapore ! Ma tête me dit de repartir sur mes pas, mais mon cœur veut faire son deuil. J'en ai besoin, maintenant que j'ai pu accepter sa mort si précipitée et tellement incompréhensible.

Pendant une année complète, j'ai tenté de

comprendre ce qui a pu se passer dans sa tête. De plus, des souvenirs sont venus m'assaillir par vagues. Il suffisait d'une phrase, d'un mot, d'une situation, pour revoir un moment tantôt triste, tantôt joyeux. J'aurais bien voulu ne garder que les meilleurs souvenirs avec moi, mais aujourd'hui, j'ai comme l'impression que le karma en a décidé autrement. Il ne pouvait pas se contenter de me faire vivre cette journée sans, en plus, me faire pleurer.

Cette période de l'année, je ne l'ai jamais appréciée, elle me faisait tomber dans une sorte de légère déprime, et ce, depuis mon plus jeune âge. Aujourd'hui, c'est devenu une période à proscrire. J'aimerais bien hiberner jusqu'à la saison prochaine. Durant ces douze mois qui se sont écoulés, j'ai eu la sensation de tenter de survivre. Je ressentais une détresse au fond de moi et, ce qui m'a permis de continuer de vivre, ce sont mes enfants qui avaient – et ont toujours – besoin de moi. Il y a des dates que je ne pourrai jamais oublier : celle du 18 octobre 2018 en fait partie. C'est à ce moment-là que ma vie a basculé. Il aura fallu d'un terrible coup de téléphone pour que tout vrille

d'un instant à l'autre.

Aujourd'hui ne fait pas exception. Des souvenirs m'assaillent. Certains sont récents et d'autres assez lointains. Il s'agit de scènes de famille, des soirées avec des amis, des cérémonies... Tout ce qui était joyeux, mais qui semble si lointain à présent.

Pour tout dire, j'ai eu une jeunesse merveilleuse, aimante, joyeuse. J'ai toujours eu tout ce que je souhaitais et mes parents m'aimaient plus que de raison. Il en était de même pour mes grands-parents et je le leur rendais bien. Ils avaient toujours été importants pour moi et leur rôle dans ma vie était essentiel. Tout cela, jusqu'au divorce de mes parents.

Dorénavant, je peux compter sur les doigts d'une main les personnes qui sont présentes quotidiennement à mes côtés. Parfois, cela me rend triste, mais d'un autre côté, j'ai la chance de pouvoir me dire que ça me suffit. Je n'ai pas besoin de plus pour être complètement heureuse.

Durant l'année qui s'est écoulée, j'ai suivi une thérapie durant laquelle, je suis rendue compte qu'il fallait que j'avance et que la vie continuait. Il n'y avait pas à dire : elle était belle, mais aussi dure et injuste. Pour que tout aille

pour le mieux, il fallait juste faire un pas devant l'autre. Si je ne voulais pas me perdre en chemin, c'est ce qu'il fallait que je fasse. Je n'en avais pas le choix. J'avais tellement peur de me lever un jour et de me dire que je n'en avais pas profité. Que je n'avais pas su voir que la vie valait le coup d'être vécue. D'ailleurs, c'était exactement ce que mes grands-parents avaient souhaité me faire comprendre en me racontant une partie de leur histoire. Celle avec un grand H. Ils ont toujours eu une belle vie et ont eu la chance d'être épris l'un de l'autre, comme au premier jour, jusqu'à ce que la mort les sépare.

Pendant les séances avec mon thérapeute, j'ai longtemps ressenti le besoin de parler de ce que j'éprouvais, des besoins et des envies que j'avais. C'est à ce moment-là que j'ai compris que la vie que je m'étais construite ne m'appartenait pas complètement. C'est pourquoi, je tente d'appliquer les conseils qu'il m'a prodigués. Pourtant, j'ai eu du mal à admettre qu'elle avait pu avoir raison sur de nombreux points, même ceux que j'avais tentés de refouler depuis tellement longtemps.

Il m'avait mise en garde :

— Vous ne pouvez pas remuer le passé. Ce n'est pas

bon, que ce soit pour vous, mais aussi pour les personnes qui vous accompagnent au quotidien. Si vous continuez ainsi, ce sont des fantômes que vous allez faire apparaître. Je ne pense pas me tromper en annonçant que ce n'est pas ce que vous souhaitez. Réfléchissez un peu aux conséquences ! Il en va de votre santé mentale, mais aussi de votre bien-être. Gardez cela en mémoire et surtout, restez positive, dans n'importe quelles circonstances.

— Si vous saviez... lui avais-je dit au détour de cette conversation.

Elle avait réussi à taper dans le mille. En effet, je vivais avec des « fantômes », et cette phrase qu'elle avait prononcée, « *ce sont des fantômes que vous allez faire apparaître* », résonnait en moi comme dans un livre ouvert. C'est ainsi que j'ai pris conscience qu'il en avait été, de même, pour mon Grand-père, notamment le jour où il s'est ôté la vie en se passant une corde autour du cou. À trop penser, c'est la mort qui est apparue face à lui, un peu comme si c'était la seule issue qui lui restait. C'est en tout cas, ainsi que j'interprète son geste. Je dois accepter sa volonté, de ne plus avoir envie de vivre. À mon grand dam !

Lorsque ma mère l'a découvert, il était déjà trop tard. Mon grand-père était déjà mort. En plus de la douleur de le voir ainsi, gisant pendu dans le garage, c'était la stupéfaction qui avait pris le dessus. Rien n'avait prédit qu'il passerait à l'acte un jour ou l'autre. Bien évidemment, il avait des problèmes de santé, mais, je dirais, comme toute personne de quatre-vingt-huit ans. Pendant quelques minutes, ma mère a cherché une lettre, quelque chose qui expliquait son geste, mais rien. Il n'y avait rien qui pouvait répondre à nos questions. C'est seulement quelque temps plus tard qu'elle a trouvé un carnet, jauni par le temps. Il était ouvert et trônait sur le sol, comme s'il était destiné à être lu, à l'instant présent. Lorsqu'elle l'a ramassé, elle a feuilleté les premières pages puis est tombée sur cette phrase : « *Il est bon quelques fois d'évoquer de vieux souvenirs. On se sent jeune, même quand on est vieux. C'est pour cela que j'écris sur ce cahier mes faits et mes méfaits* ». L. Muller, 1948.

Pendant une année, ce journal était resté bien tapi

dans le fond de ma table de chevet, enveloppé dans du tissu et soigneusement rangé dans une pochette. Il n'était pas question de l'abîmer. Je n'avais pas forcément l'intention de le lire, mais à un moment donné, ma mère a souhaité qu'on le lise ensemble. Je suis donc montée dans la chambre, l'ai récupéré, puis je suis redescendue. Ma mère patientait dans le canapé, tout en se triturant les doigts, les yeux dans le vague. Visiblement, elle était anxieuse et, tout comme moi, elle ne savait pas ce que nous allions découvrir. Toutefois, une chose était sûre : c'était le bon moment pour commencer à lire cette histoire : celle de Louis, mon grand-père.

Chapitre 2

1948 - Carnet de Louis

Aujourd'hui, c'est mon dix-huitième anniversaire. Je suis né le 2 septembre 1930, le 245^e jour de l'année, dans une petite ville minière du Nord de la France, Bruay sur l'Escaut. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'étais toujours dit que le jour de mes dix-huit ans aurait une saveur particulière. Je sais que je ne suis pas encore majeur (puisqu'elle est à 21 ans), mais c'est un cap m'a-t-on dit. À peine réveillé, je m'étends rapidement de tout mon long. Je me dirige vers la salle de bains et me poste devant le miroir.

Ce n'est pas par narcissisme, mais plutôt pour tenter de voir quel adulte je vais devenir. J'ai l'impression que je pourrais me voir avec quelques rides en plus, des cheveux un peu plus indisciplinés, ... mais tout ce que je découvre, c'est un Louis, avec un visage enfantin, la peau imberbe et des cheveux en bataille, ébouriffés par les quelques heures de sommeil profond que j'ai passées dans mon « petit » lit en bois. Je soupire et me demande bien quand je verrai apparaître les quelques poils qui viendront orner mon torse. J'ai bien peur que ce ne soit quelque chose que je ne verrais jamais. En tout cas, c'est ainsi pour le moment. Peut-être cela changera-t-il au fil des années passantes ?

Si j'en crois les dires de ma mère, je suis un beau garçon avec mes grandes oreilles, mes petites fossettes et mes yeux marron qui pétillent de malice. Je suis toujours gêné quand elle me qualifie ainsi, surtout devant les filles de ses amies. C'est régulièrement qu'elles se retrouvent chez l'une ou chez l'autre pour boire leur traditionnel café le jeudi après-midi. En général, j'ai le droit à un petit récapitulatif de ce qui s'est dit dès le vendredi quand je rencontre Marielle, une fille que je connais depuis des années. Nous ne sommes pas spécialement proches, mais

elle semble aimer me raconter ce qui a pu se dire. Plus pour se moquer qu'autre chose, j'en ai bien conscience. Pfff ! Je viens justement de me rappeler qu'aujourd'hui, nous sommes un jeudi. C'est bien ma veine. Mes oreilles vont encore bourdonner, à moins qu'elle ne décide de ne pas y aller et de rester avec moi ! Ça m'étonnerait et je dois dire que je ne lui en tiendrais pas rigueur.

Alors que je descends les escaliers, j'entends ma mère chanter. Elle a l'air de bonne humeur. Je passe à ses côtés et elle en profite pour se mettre sur la pointe des pieds afin de me donner un tendre baiser sur la joue en me souhaitant un bon anniversaire. Je la remercie en lui souriant et pose mon front contre le sien. Je ferme les yeux et profite de ce moment, celui où nous sommes seuls tous les deux. J'ai toujours eu une relation particulière avec elle et j'aime faire ce genre de geste tendre pour qu'elle sache qu'elle compte beaucoup pour moi. Il a fallu attendre quelques minutes pour qu'elle ne s'exprime :

— Mon petit garçon est devenu grand et bientôt, ce sont les filles qui tomberont sous son charme. Profite de la vie, mon fils, mais sois sérieux et convenable avec les demoiselles. Tu es beau comme un dieu !

« Beau comme un dieu ! » Je pense qu'il s'agit de son expression favorite. Ce n'est pas la première fois qu'elle me le dit et sans cesse, je lui réponds :

— À quoi ressemble un dieu, maman ?

— Ils te ressemblent sans doute ! me rétorque-t-elle.

Sa réponse me fait sourire. Je ne sais pas si un jour j'aurai la réponse exacte à cette question.

— Toujours est-il que pour « le dieu que je suis », les filles ne se bousculent pas au portillon ! je lui réponds sur le ton de la plaisanterie, tout en rigolant et en mimant des guillemets.

Aujourd'hui, j'ai dix-huit ans ! Est-ce que quelqu'un peut comprendre et imaginer le bonheur que cela peut procurer ? J'ai la sensation que je vieillis, mais tout en restant jeune. Il ne fait aucun doute que je grandis, que je deviens un homme et c'est justement cet aspect qui me rend en émoi et qui m'excite ! Je sais que ce mot est assez fort, mais il traduit tellement ce que je ressens à cet instant précis.

Je couche ces quelques mots sur le papier, dans

l'espoir que le jour où je serai vieux et tout rouillé, je prendrai un certain plaisir à relire ces quelques lignes. L'autre fait serait de me rappeler ce que j'ai ressenti à ce moment précis : mon cœur qui bat la chamade au rythme des aventures que je vais vivre. Si ça se trouve, j'aurai tout oublié et je redécouvrirai tout cela, comme si c'était la première fois ! J'imagine l'émotion que cela me procurerait de découvrir que j'ai vécu toutes ces choses : l'amour, la haine, la tristesse, la déception... que sait encore quoi d'autre ! Toujours est-il que je serai heureux et je lirai tout ceci avec ce sourire qui s'affiche continuellement sur mon visage. Je verserai une petite larme en me disant que le temps est passé si vite et que je n'ai rien vu passer. Relire ces lignes sera ma distraction, un retour vers le passé. Et puis comme me dit mon père, assez régulièrement : « *il est bon quelques fois d'évoquer des vieux souvenirs, Louis !* » Il n'a pas tout à fait tort. Les souvenirs sont le reflet de notre vie passée et, par conséquent, de nos actes aussi bons que mauvais soient-ils. Pour le moment, les pages sont blanches, immaculées de toute encre ! Mais, à l'avenir, au fil des années, elles jauniront et sentiront le vécu ! Quel plaisir ce doit être de poser son nez dedans pour sentir l'odeur du

vieux papier !

Ce que j'ignorais en me levant, c'était que cette journée d'anniversaire ne serait pas de tout repos. Au début, j'avais imaginé que je rejoindrais mes copains, mais au lieu de cela, je me retrouve à éplucher les carottes, les pommes de terre, les oignons... « *J'ai toujours rêvé de cuisiner avec les amies de ma mère pour mes dix-huit ans* », me dis-je ironiquement. Bien évidemment, et comme d'un fait exprès, nous sommes jeudi. Comme si cela ne suffisait pas, mes tantes étaient passées à la maison, une à une, pour venir m'embrasser et m'ébouriffer les cheveux. Est-ce nécessaire de leur rappeler que je n'ai plus cinq ans ?

Je n'allais pas le nier, j'aurais préféré être ailleurs, mais j'aimais aussi donner un coup de main à ma mère. Depuis que j'étais enfant, elle ne cessait de me dire que « *j'étais logé, nourri, blanchi* » et que la moindre des choses était de mettre la main à la pâte.

Je ne l'ai pas encore dit, mais si tout porte à croire que tout ce beau monde présent est là pour moi, il n'en est rien. Pas plus que le repas qui est en train de se préparer. Tout ceci est annonciateur d'une grande fête : le mariage de ma sœur : Henriette. C'est mon aînée de quatre ans. C'était

une jeune femme pleine de vie, qui avait le don de mettre tous les hommes à ses pieds, jusqu'à ce qu'Albert succombe, à son tour, à son charme. J'aimerais bien vivre un amour comme le leur. Ils avaient l'air si heureux et amoureux que j'aimerais bien vivre un amour comme le leur. Ils avaient l'air si heureux et amoureux. Lorsqu'ils nous avaient annoncé leur mariage, avec ma famille, nous n'avons pas tout à fait compris pourquoi ils avaient pris une décision aussi précipitée. Mais, c'est leur choix et nous nous devions de le respecter.

S'il y en avait un qui était nerveux à l'idée de ce mariage, c'était mon père. Il nous faisait bien comprendre que sa « petite fille » allait bientôt quitter le cocon familial et qu'elle ne serait bientôt plus là pour l'aider dans les tâches au quotidien. Par moments, j'avais vraiment l'impression qu'il s'inquiétait plus pour elle que pour moi. La relation qu'ils entretenaient, tous les deux, m'avait toujours rendu plus ou moins jaloux. J'avais compris, depuis longtemps, qu'une fille était importante pour son père. Mais, ce que je ne comprenais pas, c'était la relation fusionnelle qu'il pouvait y avoir entre eux. Pourquoi moi, il ne me prenait pas dans ses bras ? Pourquoi, il ne me montrait

aucune affection ? J'avais vraiment l'impression que j'étais venu m'immiscer dans sa vie, sans qu'il ne le désire vraiment. Par chance, ce manque de tendresse paternel était compensé par ma mère, avec qui j'étais très proche. Pourtant, lorsque je lui faisais la réflexion, elle prenait de prendre la défense de mon père :

— Ton père a toujours voulu avoir une fille. C'était important pour lui. Il ne faut pas que tu lui en veuilles, il fait de son mieux et t'aime malgré ce que tu penses. Ça changera avec le temps ! tente-t-elle de me rassurer.

Sauf que le temps passait et rien ne changeait justement ! Je commençais à perdre patience, même si je ne montrais pas que ça m'affectait.

Quand j'y repense, je me demande ce que je dirai au petit garçon de cinq ans que j'étais. À cette période, je me posais beaucoup de questions sur le fait d'être un garçon et de ne pas avoir de lien avec mon père. J'en avais souffert. Pourtant, je m'y suis habitué, mais au fond, ce petit garçon, lui, l'a-t-il accepté ? Je ne pense pas. Des réponses, j'en avais besoin, finalement. Pour tout simplement avancer.

— Pourquoi papa se met-il dans cet état-là ? Il devait bien se douter qu'Henriette se marierait un jour ? Ce n'est

une surprise pour personne !

— Arrête Louis avec tes questions ! me répondit ma mère sur la défensive.

— Juste une dernière alors ! Si ça avait été moi l'aîné et que je me mariais, il aurait tout aussi nerveux, tu crois ?

— Il faut que tu comprennes quelque chose, me dit ma mère en posant le torchon à vaisselle qu'elle tenait à la main.

Elle m'a intimé de m'asseoir à ses côtés à la table de la cuisine. Je sens que je vais apprendre certaines choses. Afin de nous laisser seuls, mes tantes ont pris congés de nous. Ma mère a attendu quelques secondes avant de se lancer :

— Lorsque ton père a su que l'enfant que je venais de mettre au monde était une fille, il a émis un soupir de soulagement et ne cessait de remercier le seigneur. Il était heureux. Pour tout te dire, il m'avait dit, tout au long de la grossesse, qu'il craignait d'avoir un garçon.

— Pourquoi ? demandais-je en ayant peur de connaître la vérité.

— Parce qu'il avait peur que son fils doive suivre les